

Eux et moi un ethnologue en Papouasie occidentale

Réalisation : Stéphane Breton

Production : Arte France, Les Films d'Ici, 2001

Distribution : Les Films d'Ici

52 min.

Sous-titré en français

La caméra suit le long d'un sentier boueux de Nouvelle-Guinée occidentale un porteur aux fesses nues qui se retourne de temps en temps vers le visiteur-filmeur. Deux jours de marche à travers la forêt pour arriver au petit village Wodani, sur les hautes terres d'Irian Jaya, où l'ethnologue a installé ses quartiers depuis trois ans. De Stéphane Breton, nous ne verrons pas le visage, seulement les mains lorsqu'il donne des billets de banque à ses hôtes en échange de leur hospitalité. Ces tractations sont d'ailleurs au centre d'un film qui choisit de révéler quelques dessous pas forcément reluisants du métier. L'ethnologue doit être accepté par ceux parmi lesquels il a choisi de vivre alors que les raisons de sa présence leur demeure totalement énigmatique. Il commence par offrir de la nourriture, des médicaments, des billets de banque même. Mais cela ne suffit pas à désarmer la méfiance. Un gamin lui a appris la langue mais les adultes se moque de cet étranger qui sait à peine parler comme un enfant et ne cesse de poser des questions. L'ethnologue est contraint de nouer peu à peu des relations commerciales. Il vend de l'huile, à crédit. Il achète des coquillages, monnaie mélanésienne dont les cours sont particulièrement subtils à établir : tel coquillage vaut une mâchoire de fiancée, tel autre un cœur de porc. Devenu malgré lui épicier, lui qui vit loin d'Europe précisément pour fuir les rapports d'argent, il peut enfin trouver sa place parmi ses voisins papous. C'est sans doute l'un des principaux mérites d'*Eux et moi* que de filmer ces papous tout simplement comme les paysans-chasseurs qu'ils sont : pauvres, superstitieux, blagueurs, âpres au gain parfois jusqu'à la cupidité. Sans didactisme au point que nombre de rituels et de pratiques qui trament le quotidien sont évoquées sans être jamais élucidées. Sans exotisme : les grands-mères raclent leurs jardins en invoquant les bons esprits des plantes et les garçons se conduisent avec les filles comment un peu partout sur la

planète. Invité à participer à une punition collective contre une jeune fille soupçonnée d'infidélité, l'ethnologue justifie son refus : « Dans mon village, il est interdit d'abîmer les filles. » Filles et femmes, au demeurant, sont quasiment absentes du film. « Plus farouches, plus difficiles à rencontrer » a expliqué l'ethnologue-cinéaste lors d'une projection à Pantin qui se déroulait dans le cadre du mois du film documentaire.

Interpellé par une spectatrice : « Etes-vous certain d'avoir respecté le droit à l'image ? Les personnes que vous avez filmées ont-elles vu votre film ? Est-ce vous qu'elles ont eu de la peine à accepter ou la caméra ? » l'ethnologue répond que les Papous, le voyant toujours avec sa caméra, la considèrent comme un outil, sans trop savoir à quoi elle sert. Certains ont aperçu sur l'écran de contrôle des images animées mais ils ignorent qu'elles sont enregistrées, destinées à être montées, projetées. Ils n'ont jamais vu de télévision, encore moins de cinéma. Même la photographie leur est inconnue. Il raconte ainsi qu'une femme âgée à qui il tendait son portrait, a saisi le cliché à l'envers, et, n'y comprenant rien, l'a rendu aussitôt. Mais la spectatrice n'est pas convaincue, elle garde l'impression d'avoir vu des images quasi volées. L'ethnologue qui négocie tout (spécialiste au demeurant des systèmes d'échange dans les sociétés mélanésiennes) avait-il vraiment le droit de prendre ces images ? Discussion tellement passionnée qu'elle s'est poursuivie au bar.

Anne Brunswic

Extrait de Images documentaires n°42/43 (2001)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue.